

Mme Chevalier raconte :

Le train fut rapidement vidé de tous ses occupants, délestés de leurs bagages. Bientôt la masse humaine se divisa : les femmes et les enfants à droite, les hommes à gauche, par rang de cinq. Trois officiers allemands circulaient dans les rangs, scrutant les visages avec une lampe, sortant quelques femmes «**zur arbeit**», pour le travail, quelques femmes jeunes, en bonne santé en apparence. Je fis partie du lot avec deux de mes camarades. Nous fûmes dirigées vers le camp de Birkenau, pour la Quarantaine. Toutes les autres, tous les enfants et mes quatre amies ont été conduits vers les chambres à gaz et sont partis en fumée, comme la majorité des hommes. Le camp de Birkenau était le camp du complexe concentrationnaire d'Auschwitz destiné à l'extermination massive et immédiate de centaines de milliers de juifs dès leur arrivée. Quant à ceux qui avaient été sélectionnés pour le travail, cette opération était reportée à une date plus ou moins rapprochée selon l'humeur de nos maîtres, tout juif étant condamné à finir dans la chambre à gaz.

Le choc fut brutal dès notre arrivée au camp. Rasées de la tête au pied, tatouées, revêtues des pires oripeaux, chaussures dépareillées, une immense croix peinte en rouge sur le dos, interdiction formelle de posséder à soi un quelconque objet, c'est ainsi que nous avons rejoint les blocks dits de la Quarantaine. Le régime y était effarant : interdiction de sortir du block, de se laver, appel de plusieurs heures dans le froid glacial de janvier en Pologne, travaux de terrassement sous la conduite de Kapos féroces (condamnés de droit commun, prostituées, criminels de toute sorte). Tout ce qui fait partie de la dignité humaine était dénigré, souillé de la manière la plus souvent perverse. La détenue était sous l'empire de la terreur à chaque instant : crainte d'une sélection qui pouvait décider de son sort, soit selon son état physique, soit simplement le bon vouloir du maître des lieux....crainte de la maladie, des sévices ou de l'épuisement qui la conduirait irrémédiablement à la chambre à gaz. La souffrance la plus navrante, c'était de voir, jour après jour, s'éteindre en chacune d'entre nous cette lueur qu'on appelle la conscience humaine, c'est d'assister à cette dépravation de l'être humain, réduit à être pourceau, à se jeter malgré lui, malgré tout son orgueil, sa volonté, sur cette gamelle de soupe fétide que le chien de nos gardiens aurait dédaigné, de la lécher à 3 ou 4 dans une poubelle.....de se voir battue, avilie, humiliée par des hommes et des femmes que la société avait rejeté de son sein, d'êtres qui déchaînaient toute leur haine sur nous, misérables victimes. Seules, l'amitié, la camaraderie, la vie en groupe organisé possédant une foi (foi en l'homme pour les communistes, foi en Dieu) pouvaient permettre de tenir en échec cette monstrueuse manipulation de l'individu.

Grâce à l'avancée des troupes soviétiques, les nazis nous ont jetées sur les routes de Pologne en janvier 1945. Ce que d'aucuns appellent les marches de la mort a été pour moi une délivrance, une sortie de l'enfer, un infime espoir de survie et, au pire des cas, une mort plus digne que celle qui nous était réservée au camp, une mort par balle.